

Le Cid de Corneille : un blockbuster du 17^e siècle ?

C'est en janvier 1637 que la première représentation du *Cid* eut lieu, à Paris, au théâtre du marais. Si le succès en fut immense, l'histoire contée par cette tragédie n'en est pas moins grotesque et invraisemblable. Grotesque, elle l'est par l'élément déclencheur de son ridicule imbroglio : une claque ! Car toute l'intrigue du *Cid* a pour point de départ la dispute d'un vieillard quasi-sénile, Don Diègue, et d'un présomptueux quadragénaire, le Comte de Gormas, qui tous deux briguent auprès du roi la faveur d'être gouverneur de son fils.

« Le comte
Ce que je méritais, vous l'avez emporté.
Don Diègue
Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.
Le Comte
Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.
Don Diègue
En être refusé n'est pas un bon signe.
Le comte
Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.
(...)
Don Diègue
Qui a pu l'obtenir ne le méritait pas.
Le Comte
Ne le méritait pas ! Moi ?
Don Diègue
Vous.
Le Comte
Ton Impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense ;
(Il lui donne un soufflet.) »

Cette dispute pourrait être celle de deux enfants dans la cour de récréation : « c'est moi le plus fort », « non, c'est moi », « non », « si », « non », etc. Tournée en alexandrins, elle en est d'autant plus risible. Mais poursuivons notre synopsis : ces deux hommes qui se crêpent le chignon comme des mioches avaient jusqu'à ce différend le projet d'unir leurs enfants. En effet, Chimène, la fille de Don Gormas, aime éperdument le fils de Don Diègue, Don Rodrigue, qui lui aussi est épris d'elle : les ficelles de l'intrigue sont si grosses, qu'on pourrait parler de cordes, si l'on ne risquait de se pendre tant le scénario est accablant... Suite à cette gifle, l'impertinent souffleté dégainé son épée et se retrouve désarmé, pour déclamer dans la scène suivante un monologue qui est entré dans l'histoire de la littérature théâtrale comme un sommet d'écriture : « Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? ». Pourtant, lorsque l'on considère la raison de cette si poignante détresse d'un grand d'Espagne valétudinaire, les vers célèbres ne paraissent plus qu'inutile grandiloquence. Quoi qu'il en soit, la mécanique de la vengeance et ses grossiers ressorts se sont mis en branle et Don Diègue réclamera de son fils qu'il lave son honneur bafoué... en tuant l'auteur du camouflet, qui se trouve malencontreusement être, on l'a déjà dit, le père de sa bien-aimée.

L'honneur. L'honneur est le grossier lubrifiant qui huile les rouages de cette tragicomédie, requalifiée plus tard de tragédie par son auteur, qui ne semblait pas connaître lui-même la nature de ce qu'il avait produit. Et pourtant, cet honneur, dont Corneille nous rebat les oreilles, poussera Don Rodrigue à assassiner le géniteur de Chimène, cet honneur fera dire à Don Fernand, le roi de Castille, que le désir de Chimène d'obtenir vengeance constitue pour lui un « importun devoir », cet honneur,

enfin, poussera ladite jeune fille à réclamer une vengeance qu'elle ne souhaite pas, pour finalement consentir à épouser le meurtrier de son père.

C'est une curieuse image du roi de Castille que donne Corneille dans son récit : celle d'un souverain pusillanime qui répugne à rendre justice de peur de se voir privé de soldats. « Cette vieille coutume en ces lieux établie / sous couleur de punir un injuste attentat / des meilleurs combattants affaibli un état » dit-il à propos du duel que Chimène réclame pour venger la mort de son père. Car entre temps, Don Rodrigue a fait ses preuves sur le champ de bataille en déboutant les armées maures. Il porte désormais le titre de « Cid », titre que lui ont donné les ennemis de la Castille et que Don Fernand a « adoubé », faisant ainsi d'un meurtrier son égal : « Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur, je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur ». S'ensuit une pitoyable pantomime dans laquelle le veule souverain annonce à Chimène la mort de Don Rodrigue, afin de la contraindre à réaliser qu'elle ne la souhaitait pas vraiment. Mais elle insiste et, de concert avec elle, Don Diègue se joint à elle pour que le duel ait lieu. Poussé dans ses retranchements, le roi accepte.

Evidemment, l'issue du duel est heureuse, le Cid apparaît une fois de plus en héros. Il fait en outre preuve, en épargnant la vie de son adversaire, d'une magnanimité qu'il n'a pas manifestée à l'égard du père de sa bien-aimée : l'honneur comme le cœur, chez Corneille, a ses raisons que la raison ignore... Et c'est tout juste si le mariage des tourtereaux n'a pas lieu dans l'instant : le roi ordonne qu'il soit célébré un an plus tard. Cette petite touche de vraisemblance n'est pas de trop, car n'oublions pas que tous ces événements se sont déroulés en seulement vingt-quatre heures. Alors qu'il a bafoué la règle d'unité d'action (en ajoutant une intrigue secondaire à sa pièce) et celle d'unité de lieu (en répartissant l'action dans trois emplacements différents), Corneille a inexplicablement maintenu la règle d'unité de temps, qui rend pourtant sa tragédie si improbable...

Ce fastidieux récit détaillé vous aura au moins épargné une lecture pénible et inintéressante. A moins que vous ne soyez une lectrice ou un lecteur amoureux des grandes verbigérations pompeuses et indigestes. Quant à moi, une œuvre littéraire ne saurait me sustenter lorsqu'elle ne repose que sur des artifices formels. Car si *Le Cid* a été élevé au rang de « classique », il est fort probable que c'est uniquement pour la qualité de ses alexandrins. En effet, l'intrigue de cette tragédie ressemble étrangement à ces films à gros budget dont le succès ne repose que sur les effets spéciaux. *Le Cid* est un répertoire de figures de style, mais leur profusion ne masque cependant ni le caractère bancal de son scénario, ni l'aspect caricatural de ses personnages. Si le cinéma avait existé à l'époque, le slogan du *Cid* aurait certainement été le même que celui de *Matrix* : « croire à l'incroyable »...

Denis Béossien